

**Objet d'Étude I : Écriture poétique et
quête du sens du Moyen-âge à nos
jours.**

SÉQUENCE 1.

***Rencontres urbaines : fascination ou
désillusion ?***

❖ GROUPEMENT DE TEXTES.

Objet d'étude I : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence 1. *Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?*
❖ **Groupement de textes.**

**Textes supports
des
LECTURES ANALYTIQUES**

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Texte 1. Charles Baudelaire, « Le Cygne », poème extrait du recueil *Les Fleurs du Mal* (1857).
Strophe 2, vers 29-52.

(...)

LXXXIX - Le Cygne

A Victor Hugo

Paris change ! mais rien dans ma mélancolie

- 30 N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :

- 35 Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime
Et rongé d'un désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,

- 40 Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée
Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique

- 45 Piétinant dans la boue, et cherchant, l'oeil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve

- 50 Jamais, jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et têtent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile

- 55 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor !

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Texte 2. Léopold Sédar Senghor, *A New York*, extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956), Paris, Seuil.

A NEW YORK (pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

- I -

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.

Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre

Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel

5 Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel

Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.

Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

- C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar

10 Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air

Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche

Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

15 Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

- II -

Voici le temps des signes et des comptes

New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope.

20 Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.

J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes

- C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques

J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour.

C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire

25 Tous les éléments amphibies rayonnants comme des soleils.

Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !

Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs Dans

Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux

Aux pieds des chevaux de police, les mangués de l'amour rouler des maisons basses.

30 Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des panaches de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang

Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam. (...)

Léopold Sédar Senghor, « A New York », vers 1 à 32, extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956), Paris, Le Seuil.

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Texte 3. Grand Corps Malade, *Saint-Denis*, chanson extraite de l'album *Midi 20*, Az, mars 2006.

J'voudrais faire un slam pour une grande dame que j'connais depuis tout p'tit,
J'voudrais faire un slam pour celle qui voit ma vieille canne du lundi au samedi,
J'voudrais faire un slam pour une vieille femme dans laquelle j'ai grandi,
J'voudrais faire un slam pour cette banlieue nord de Paname qu'on appelle Saint-Denis.

- 5 Prends la ligne D du RER
Et erre dans les rues sévères
D'une ville pleine de caractère,
Prends la ligne 13 du métro et va bouffer au McDo ou dans les bistrotts
D'une ville pleine de bonnes gos
10 Et de gros clandos,

- Si t'aimes voyager, prends le tramway et va au marché.
En une heure, tu traverseras Alger et Tanger.
Tu verras des Yougos et des Roms,
Et puis j't'emmènerai à Lisbonne,
15 Et à deux pas de New-Dehli et de Karachi
(T'as vu j'ai révisé ma géographie),
J't'emmènerai bouffer du Mafé à Bamako et à Yamoussoukro,

- Ou si tu préfères, on ira juste derrière
Manger une crêpe là où ça sent Quimper
20 Et où ça a un p'tit air de Finistère,
Et puis en repassant par Tizi-Ouzou,
On finira aux Antilles,
là où il y a des grosses re-noi qui font
« Pchit, toi aussi kaou ka fé la ma fille ! ».

- 25 Au marché de Saint-Denis, faut que tu sois sique-phy.
Si t'aimes pas être bousculé tu devras rester zen,
Mais sûr qu'tu prendras des accents plein les tympans et des odeurs plein le zen,
Après le marché on ira ché-mar rue de la République,
Le sanctuaire des magasins pas chers,
30 La rue préférée des petites rebeus bien sapées
Aux petits talons et aux cheveux blonds peroxydés.

Devant les magasins de zouk, je t'apprendrai la danse.
Les après-midi de galère, tu connaîtras l'errance.
Si on va à la Poste j't'enseignerai la patience...

- 35 La rue de la République mène à la Basilique
Où sont enterrés tous les rois de France, tu dois le savoir !
Après Géographie, petite leçon d'histoire,
Derrière ce bâtiment monumental, j't'emmène au bout de la ruelle,
Dans un p'tit lieu plus convivial, bienvenu au Café Culturel,

40 On y va pour discuter, pour boire, ou jouer aux dames.
Certains vendredi soir, y'a même des soirées Slam.
Si tu veux bouffer pour trois fois rien,
J'connais bien tous les petits coins un peu poisseux,
On y r'trouvera tous les vauriens, toute la jetset des aristocrasseux,

45 Le soir, y'a pas grand chose à faire,
Y'a pas grand chose d'ouvert,
A part le cinéma du Stade, où les mecs viennent en bande :
Bienvenue à Caillera-Land.
Ceux qui sont là rêvent de dire un jour « je pèse ! »

50 Et connaissent mieux Kool Shen sous le nom de Bruno Lopez,

C'est pas une ville toute rose mais c'est une ville vivante.
Il s'passe toujours quelque chose, pour moi elle est kiffante,
J'connais bien ses rouages, j'connais bien ses virages,
Y'a tout le temps du passage, y'a plein d'enfants pas sages,
55 J'veux écrire une belle page, ville aux cent mille visages,
Saint-Denis-centre mon village,

J'ai 93200 raisons de te faire connaître cette agglomération.
Et t'as autant de façons de découvrir toutes ses attractions.
A cette putain de cité j'suis plus qu'attaché,
60 Même si j'ai envie de mettre des taquets
Aux arracheurs de portables de la Place du Caquet,
Saint-Denis ville sans égal, Saint-Denis ma capitale, Saint-Denis ville peu banale
Où à Carrefour tu peux même acheter de la choucroute Hallal,
Ici on est fier d'être dyonisiens, j'espère que j't'ai convaincu.
65 Et si tu m'traites de parisien, j't'enfonce ma béquille dans l'...

J'voudrais faire un slam pour une grande dame que j'connais depuis tout petit,
J'voudrais faire un slam pour celle qui voit ma vieille canne du lundi au samedi,
J'voudrais faire un slam pour une vieille femme dans laquelle j'ai grandi,
J'voudrais faire un slam pour cette banlieue nord de Paname qu'on appelle Saint-Denis.

Grand Corps Malade, *Saint-Denis*, chanson extraite de l'album *Midi 20*, Az, mars 2006

Objet d'étude I : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence 1. *Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?*
❖ **Groupement de textes.**

COMPLÉMENTS D'ÉTUDE

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Complément d'étude. Charles Baudelaire, « Le Cygne », poème extrait du recueil *Les Fleurs du Mal* (1857). Strophe 1, vers 1-28.

LXXXIX - Le Cygne

A Victor Hugo

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

5 A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
10 Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
15 Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
20 Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

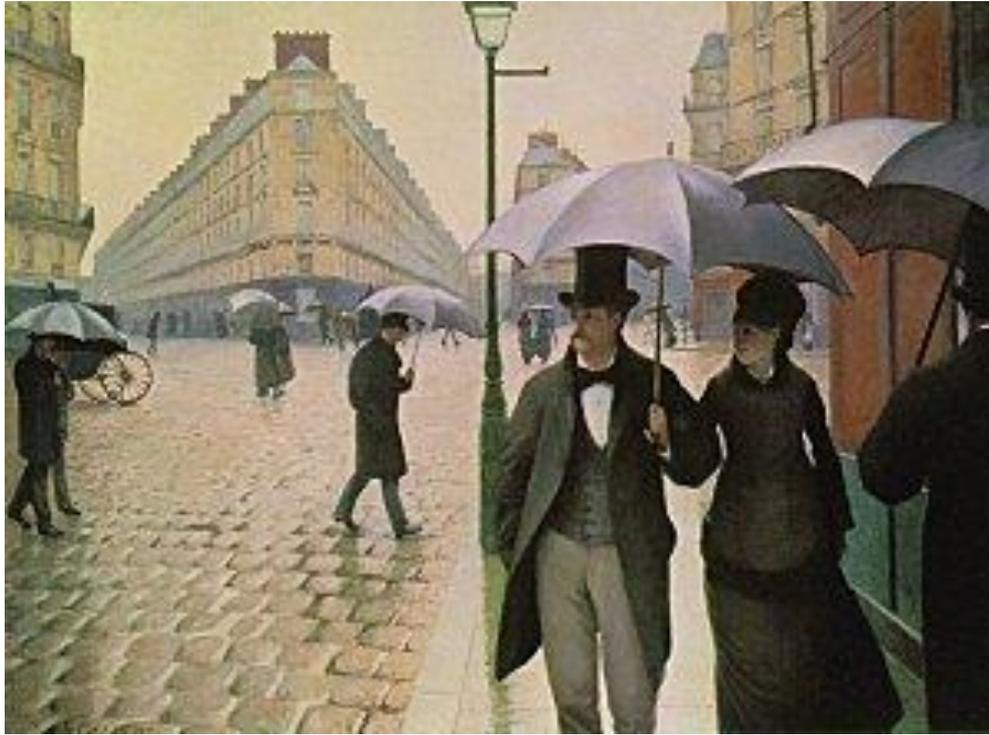
Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
"Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ?"
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

25 Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines, fascination ou désillusion ?

Compléments d'étude. Représentations de Paris.



Gustave Caillebotte, *Rue de Paris ; temps de pluie* (1877), huile sur toile, 212x276cm, Chicago, Art Institute.



Gustave Caillebotte, *Un Balcon boulevard Haussmann* (1880), huile sur toile 67,9 x 61 cm, collection particulière.



Camille Pissarro, *Avenue de l'Opéra* (1898), huile sur toile 73 x 92, Reims, Musée des Beaux-arts.



La place du Carrousel, photographie de Charles Marville, (1865)

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

**Complément d'étude. Léopold Sédar Senghor, « A New York », extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956).
Poème entier.**

A NEW YORK (pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

- I -

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.

Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre

Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel

Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

5 Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel

Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.

Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

- C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar

Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air

10 Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche

Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

15 Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

- II -

Voici le temps des signes et des comptes

New York ! or voici le temps de la manne et de l'hysope.

Il n'est que d'écouter les trombones de Dieu, ton cœur battre au rythme du sang ton sang.

20 J'ai vu dans Harlem bourdonnant de bruits de couleurs solennelles et d'odeurs flamboyantes

- C'est l'heure du thé chez le livreur-en-produits-pharmaceutiques

J'ai vu se préparer la fête de la Nuit à la fuite du jour.

C'est l'heure pure où dans les rues, Dieu fait germer la vie d'avant mémoire

Tous les éléments amphibiens rayonnants comme des soleils.

25 Harlem Harlem ! voici ce que j'ai vu Harlem Harlem !

Une brise verte de blés sourdre des pavés labourés par les pieds nus de danseurs Dans

Croupes de soie et seins de fers de lance, ballets de nénuphars et de masques fabuleux

Aux pieds des chevaux de police, les mangués de l'amour rouler des maisons basses.

30 Et j'ai vu le long des trottoirs, des ruisseaux de rhum blanc des ruisseaux de lait noir dans le brouillard bleu des cigares.

J'ai vu le ciel neiger au soir des fleurs de coton et des ailes de séraphins et des panaches de sorciers.

Écoute New York ! ô écoute ta voix mâle de cuivre ta voix vibrante de hautbois, l'angoisse bouchée de tes larmes tomber en gros caillots de sang

Écoute au loin battre ton cœur nocturne, rythme et sang du tam-tam, tam-tam sang et tam-tam.

- III -

New York! je dis New York, laisse affluer le sang noir dans ton sang

35 Qu'il dérouille tes articulations d'acier, comme une huile de vie

Qu'il donne à tes ponts la courbe des croupes et la souplesse des lianes.

Voici revenir les temps très anciens, l'unité retrouvée la réconciliation du Lion du Taureau et de l'Arbre

L'idée liée à l'acte l'oreille au cœur le signe au sens.

Voilà tes fleuves bruissants de caïmans musqués et de lamantins aux yeux de mirages.

40 Et nul besoin d'inventer les Sirènes.

Mais il suffit d'ouvrir les yeux à l'arc-en-ciel d'Avril

Et les oreilles, surtout les oreilles à Dieu qui d'un rire de saxophone créa le ciel et la terre en six jours.

Et le septième jour, il dormit du grand sommeil nègre.

Léopold Sédar Senghor, « A New York », extrait du recueil *Ethiopiennes* (1956), Paris, Le Seuil.

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?

Compléments d'étude. Visions de New-York au XX^{ème} siècle.

Extrait A/

« La nature pèse si lourdement sur New York que la plus moderne des villes est aussi la plus sale. De ma fenêtre, je vois le vent jouer avec des papiers épais, boueux, qui voltigent sur le pavé. Quand je sors, je marche dans une neige noirâtre, sorte de croûte boursouflée de la même teinte que le trottoir, à croire que c'est le trottoir lui-même qui se gondole. Dès la fin de mai, la chaleur s'abat sur la ville comme une bombe atomique. C'est le Mal. Les gens s'abordent en se disant : « It's a murder ». Les trains emportent des millions de citadins. Ce n'est pas la ville qu'ils fuient, c'est la Nature. Jusque dans les profondeurs de mon appartement, je subis les assauts d'une nature hostile, sourde, mystérieuse. Je crois camper au cœur d'une jungle grouillante d'insectes. Il y a le gémissement du vent, il y a des décharges électriques que je reçois chaque fois que je touche un bouton de porte ou que je serre la main d'un ami ; il y a les cafards qui courent dans ma cuisine, les ascenseurs qui me donnent la nausée, la soif inextinguible qui me brûle du matin au soir. [...]

J'aime New York. J'ai appris à l'aimer. Je me suis habitué à ses ensembles massifs, à ses grandes perspectives. Mes regards ne s'attardent plus sur les façades en quête d'une maison qui, par impossible, ne serait pas identique aux autres maisons. [...]

J'ai appris à aimer son ciel. Dans les villes d'Europe, où les toits sont bas, le ciel rampe au ras du sol et semble apprivoisé. Le ciel de New York est beau parce que les gratte-ciel le repoussent très loin au-dessus de nos têtes. (...)

La beauté est présente à toutes, comme sont présents toute la nature et le ciel de toute l'Amérique. Nulle part vous ne sentirez mieux la simultanéité des vies humaines. »

Jean-Paul Sartre, « New York, ville coloniale », *Situations III* (1949), Édition Gallimard.

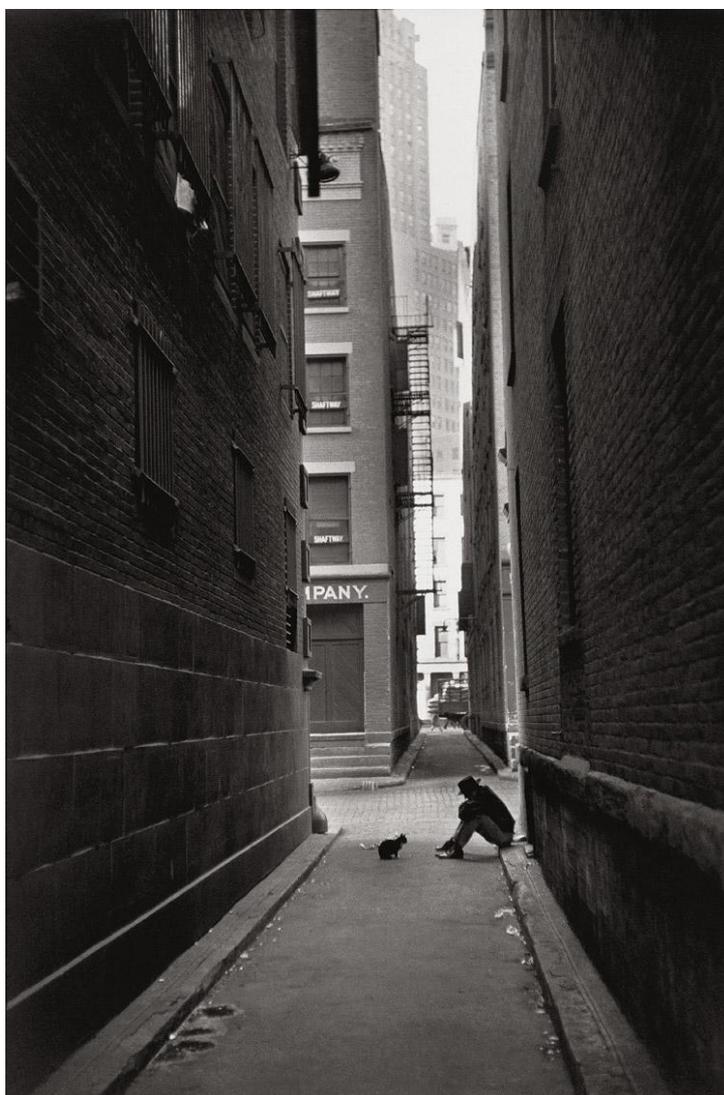
Extrait B/

« La pluie de New York est une pluie d'exil. Abondante, visqueuse et compacte, elle coule inlassablement entre les hauts cubes de ciment, sur les avenues soudain assombries comme des fonds de puits. Réfugié dans un taxi, arrêté aux feux rouges, relancé aux feux verts, on se sent tout à coup pris au piège, derrière les essuie-glaces monotones et rapides, qui balayaient une eau sans cesse renaissante. On s'assure qu'on pourrait ainsi rouler pendant des heures, sans jamais se délivrer de ces prisons carrées, de ces citernes où l'on patauge, sans l'espoir d'une colline ou d'un arbre vrai. Dans la brume grise, les gratte-ciel devenus blanchâtres se dressent comme les gigantesques sépulcres d'une ville de morts, et semblent vaciller un peu sur leurs bases. Ce sont alors les heures de l'abandon. Huit millions d'hommes, l'odeur de fer et de ciment, la folie des constructeurs, et cependant l'extrême pointe de la solitude. « Quand même je serrerais contre moi tous les êtres du monde, je ne serais défendu contre rien. » C'est peut-être que New York n'est plus rien sans son ciel. Tendue aux quatre coins de l'horizon, nu et démesuré, il donne à la ville sa gloire matinale et la grandeur de ses soirs, à l'heure où un couchant enflammé s'abat sur la VIII^{ème} Avenue et sur le peuple immense qui roule entre ses devantures, illuminées bien avant la nuit. Il y a aussi certains crépuscules sur le Riverside, quand on regarde l'autostrade qui remonte la ville, en contrebas, le long de l'Hudson, devant les eaux rougies par le couchant ; et la file ininterrompue des autos au roulement doux et bien huilé laisse soudain monter un chant alterné qui rappelle le bruit des vagues. Je pense à d'autres soirs enfin, doux et rapides à vous serrer le cœur, qui empourprent les vastes pelouses de Central Park à hauteur de Harlem. Des nuées de négrillons s'y renvoient une balle avec une batte de bois, au milieu de cris joyeux, pendant

que de vieux Américains, en chemise à carreaux, affalés sur des bancs, sucent avec un reste d'énergie des
20 glaces moulées dans du carton pasteurisé, des écureuils à leurs pieds fouissant la terre à la recherche de
friandises inconnues. Dans les arbres du parc, un jazz d'oiseaux salue l'apparition de la première étoile au-
dessus de l'Impérial State et des créatures aux longues jambes arpentent les chemins d'herbe dans
l'encadrement des grands buildings, offrant au ciel un moment détendu leur visage splendide et leur regard
sans amour. Mais que ce ciel se ternisse, ou que le jour s'éteigne, et New York redevient la grande ville,
25 prison le jour, bûcher la nuit. Prodigeux bûcher en effet, à minuit, avec ses millions de fenêtres éclairées au
milieu d'immenses pans de murs noircis qui portent ce fourmillement de lumières à mi-hauteur du ciel
comme si tous les soirs sur Manhattan, l'île aux trois rivières, un gigantesque incendie s'achevait qui
dresserait sur tous les horizons d'immenses carcasses enfumées, farcies encore par des points de
combustion. »

Albert Camus, « Pluies de New York », *Essais* (1965), Édition Gallimard

C/ Prolongement, Histoire des Arts.



Henri Cartier-Bresson, *Downtown New-York* (1947).

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

Séquence. Rencontres urbaines, fascination ou désillusion ?

Compléments d'étude. Paris en chansons...

Texte 1. Albert Vidalie, « Les Loups sont entrés dans Paris », chanson interprétée par Serge Reggiani et extraite de l'album N°2 *Bobino* (1967), Label Disques Jacques Canetti.

- | | |
|---|--|
| Et si c'était une nuit
Comme on n'en connut pas depuis,
Depuis cent mille nuits.
Une nuit de fer, une nuit de sang, | Deux loups sont entrés dans Paris
Ah tu peux rire, charmante Elvire
Deux loups sont entrés dans Paris. |
| 5 Une nuit, un chien hurle.
Regardez bien, gens de Denfert, regardez-le.
Sous son manteau de bronze vert,
Le lion tremble. | 45 Le premier n'avait plus qu'un œil
C'était un vieux mâle de Krivoï ⁴
Il installa ses dix femelles
Dans le maigre square de Grenelle
Et nourrit ses deux cents petits |
| Les hommes avaient perdu le goût | 50 Avec les enfants de Passy... alors |
| 10 De vivre, et se foutaient de tout
Leurs mères, leurs frangins, leurs nanas
Pour eux c'était qu'du cinéma
Le ciel redevenait sauvage,
Le béton bouffait l'paysage... alors | Cent loups, ououh ! ououououh !
Cent loups sont entrés dans Paris
Soit par Issy, soit par Ivry
Cent loups sont entrés dans Paris |
| 15 Les loups, ououh ! ououououh !
Les loups étaient loin de Paris
En Croatie, en Germanie ¹
Les loups étaient loin de Paris
J'aimais ton rire, charmante Elvire ² | 55 Cessez de rire, charmante Elvire
Cent loups sont entrés dans Paris. |
| 20 Les loups étaient loin de Paris. | Le deuxième n'avait que trois pattes
C'était un loup gris des Carpates
Qu'on appelait Carêm'-Prenant ⁵ |
| Mais ça fait cinquante lieues
Dans une nuit à queue leu leu
Dès que ça flaire une ripaille ³
De morts sur un champ de bataille | 60 Il fit faire gras à ses enfants
Et leur offrit six ministères
Et tous les gardiens des fourrières... alors |
| 25 Dès que la peur hante les rues
Les loups s'en viennent la nuit venue... alors | Les loups ououh ! ououououh !
Les loups ont envahi Paris |
| Les loups, ououh ! ououououh !
Les loups ont regardé vers Paris
De Croatie, de Germanie | 65 Soit par Issy, soit par Ivry
Les loups ont envahi Paris
Cessez de rire, charmante Elvire
Les loups ont envahi Paris. |
| 30 Les loups ont regardé vers Paris
Tu peux rire, charmante Elvire
Les loups regardent vers Paris. | Attirés par l'odeur du sang |
| Et v'là qu'il fit un rude hiver
Cent congestions en fait divers | 70 Il en vint des mille et des cents
Faire carouss ⁷ , liesse ⁸ et bombance ⁹
Dans ce foutu pays de France
Jusqu'à c'que les hommes aient retrouvé
L'amour et la fraternité.... alors |
| 35 Volets clos, on claquait des dents
Même dans les beaux arrondissements
Et personne n'osait plus le soir
Affronter la neige des boulevards... alors | 75 Les loups ououh!ououououh!
Les loups sont sortis de Paris
Soit par Issy, soit par Ivry
Les loups sont sortis de Paris
Tu peux sourire, charmante Elvire |
| Des loups ououh ! ououououh ! | 80 Les loups sont sortis de Paris
J'aime ton rire, charmante Elvire
Les loups sont sortis de Paris... |
| 40 Des loups sont entrés dans Paris
L'un par Issy, l'autre par Ivry | |

1. Germanie : région historique d'Europe occupée par les peuples germaniques, plus vaste que l'Allemagne **2. Elvire** : prénom féminin utilisé fréquemment en littérature. **3. Ripaille** : orgie, repas festif abondant en boisson et nourriture. **4. Krivoï** : ville d'Ukraine. **5. Carême Prenant** : personne déguisée et masquée lors des jours gras de Carnaval. **6. Faire carousse** : s'enivrer. **7. Liesse** : joie collective, euphorie. **8. Bombance** : repas très copieux.

Texte 2 : Camille, « Paris », chanson extraite de l'album *Le Sac des filles* (2002), label Source Records.

Finies les balades
Le long du canal
Les escaliers des cartes postales
C'est fini Paris

- 5 C'est décidé je me barre
Finis le ciel gris
Les matins moroses
On dit qu'à Toulouse les briques sont roses
Oh là-bas, Paris, les briques sont roses

[Refrain]

- 10 Paris tu paries Paris, que je te quitte
Que je change de cap de capitale
Paris tu paries Paris que je te quitte
Que je te plaque
sur tes trottoirs sales

- 15 Je connais trop ta bouche
Bouche de métro
Les bateaux mouche et la couleur de l'eau
C'est fini Paris, je les connais trop
Ici je m'ennuie

- 20 Même quand vient la nuit
On dit que Séville s'éveille à minuit
Là-bas, Paris la ville s'éveille à minuit

[Refrain] (x2.)

Sur tes trottoirs sales (x2)

- À Toulouse il a plu,
A Séville j'ai trop bu,
25 A Rio j'ai eu le mal du pays
Oh ! Paris perdu
Je retourne vivre à Paris

Texte 3 : Abd Al Malik, « Paris mais... », chanson extraite de l'album *Dante* (2008), Label Atmosphériques.

Leurs cœurs goudronnés étaient doux comme de l'airain¹,
La Seine les purifia sur le canal St Martin.
Le soleil ne séchera pas les larmes d'Augustin²,
Parisiens, Parisiennes contre l'inertie du quotidien.

- 5 La rue voulut me laisser raide sur le bitume,
Mais j'ai toujours un feu donc j'ai fait PAN ! avec ma plume.
Une fois morte j'ai bien vue qu'elle n'était point belle,
Un bouquet de revolvers sur sa tombe c'est l'amour à l'envers.
Puis-je me dépêtrer du marasme³ de mon histoire ?

10 Parce que je suis maigre, je pourrais grossir en actes méritoires.
Ce fut moins une, mais j'ai pu prendre mon envol,
Tel un notorious B.I.G.⁴ mais façon Nougayork⁵

[Refrain x 2]

Mais, mais,mais, Paris,
15 maismaismaismais Paris...

Et je te prends Paris dans mes bras trop frêles,
Dansant un HLM tango afin que tu m'aimes.
Notre couple drôlement assorti fait peur aux enfants,
Mais ils comprendront bien eux lorsqu'ils seront grands.
20 Ta beauté m'éblouit de toutes les couleurs,
Donc je manie les subjonctifs séducteurs.
Je Malcom X tes banlieues où mon cœur domicile,
En aimant tous les êtres parce que j'aime donc j'existe.
Mais, mais, mais, Paris, mais, mais, mais, Paris...
25 La cité du Neuhof⁶ a été ma Sorbonne,
Donc j'écris sur elle comme le Camus ou le Brel d'Olivier Todd⁷.
Si je deviens pompeux comme une certaine ville sur Seine,
Je prendrais mes quartiers dans le 18^{ème}

[Refrain x 2]

30 Mais, mais, mais, Paris, mais
Mais, mais, mais Paris...

On me traitait de racaille, moi qui lisais Sénèque⁸,
Faut se méfier de ce qu'il y a sous la casquette de certains mecs.
Hé, les gars, est-ce ma peau qui détermine ?
35 Car dedans mon cœur est comme le vôtre, il sublime.
Je me répands sur le jardin du Luxembourg,
Qu'est donc advenu pour que ne fleurisse plus l'Amour ?
On pleure plus sur soi que sur les autres, c'est comme ça
Mais la fin des autres c'est le début de son trépas.
40 Et j'enfile le manteau de la volonté de savoir,
Quand la haine chante ça ressemble au corbeau qui croasse.
Ces jours-ci je sais que tu ne sais plus vraiment qui croire,
Toutes ces lumières veulent t'éteindre, faut croire.

[Refrain x 2]

45 Mais, mais,mais, Paris,
maismaismaismais Paris...

1. airain : bronze. **2. Augustin** : probable allusion à Augustin Legrand, acteur français, également militant pour le logement et cofondateur de l'association Les Enfants de Don Quichotte. **3. marasme** : affaiblissement moral, perte d'énergie. **4. B.I.G** : Acronyme de Best In Group. **5. Nougayork** : titre d'une chanson de Claude Nougaro datée de 1987. Cet artiste est également l'auteur d'une chanson intitulée Paris mai (1969) à laquelle Abd Al Malik fait directement référence ici. **6. Neuhof** : quartier de Strasbourg. **7. Olivier Todd** : écrivain et journaliste français qui a écrit une biographie d'A Camus, célèbre écrivain Français et J. Brel, auteur, compositeur, interprète belge. **8. Sénèque** : philosophe et homme d'état romain du I^{er} siècle.

Objet d'étude : Écriture poétique et quête du sens du Moyen-âge à nos jours.

**Séquence. Rencontres urbaines : fascination ou désillusion ?
Prolongement de la Séquence sur la Création poétique et les fonctions du poète.**

Compléments d'étude. Des figures animales comme doubles des poètes ?

TEXTE 1

Le crapaud

Un chant dans une nuit sans air...

– La lune plaque en métal clair

Les découpures du vert sombre.

... Un chant ; comme un écho, tout vif

5 Enterré, là, sous le massif...

– Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

– Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,

Près de moi, ton soldat fidèle !

Vois-le, poète tondu, sans aile,

10 Rossignol de la boue... – Horreur ! –

... Il chante. – Horreur !! – Horreur pourquoi ?

Vois-tu pas son œil de lumière...

Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.

.....

15 Bonsoir – ce crapaud-là c'est moi.

Ce soir, 20 Juillet.

Tristan Corbière, *Les Amours jaunes*, « Le crapaud », 1873.

TEXTE 2

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage

Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,

Qui suivent, indolents¹ compagnons de voyage,

Le navire glissant sur les gouffres amers.

5 A peine les ont-ils déposés sur les planches,

Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,

Laissent piteusement² leurs grandes ailes blanches

Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche³ et veule⁴ !

10 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !

L'un agace son bec avec un brûle-gueule⁵,

L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées⁶

Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;

15 Exilé sur le sol au milieu des huées⁷,

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Spleen et Idéal », II, « L'Albatros », 1861.

1. Indolents : paresseux, nonchalants. **2. Piteusement** : honteusement, de manière à faire naître la pitié. **3. Gauche** : maladroit. **4. Veule** : qui manque de force, qui n'a aucune énergie. **5. Brûle-gueule** : pipe à tuyau très courte. **6. Nuées** : nuages. **7. Huées** : cris de réprobation, de moquerie.

TEXTE 3.

Moi, comme les chiens, j'éprouve le besoin de l'infini... Je ne puis, je ne puis contenter ce besoin ! Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne...je croyais être davantage ! Au reste, que m'importe d'où je viens ? Moi, si cela avait pu dépendre de ma volonté, j'aurais voulu être plutôt le fils de la femelle du requin, dont la faim est amie des tempêtes, et du tigre, à la cruauté reconnue : je ne serais pas si méchant. Vous, qui me regardez, éloignez-vous de moi, car mon haleine exhale¹ un souffle empoisonné. Nul n'a encore vu les rides vertes de mon front ; ni les os en saillie² de ma figure maigre, pareils aux arêtes de quelque grand poisson, ou aux rochers couvrant les rivages de la mer, ou aux abruptes³ montagnes alpestres, que je parcourus souvent, quand j'avais sur ma tête des cheveux d'une autre couleur. Et, quand je rôde autour des habitations des hommes, pendant les nuits orageuses, les yeux ardents, les cheveux flagellés⁴ par le vent des tempêtes, isolé comme une pierre au milieu du chemin, je couvre ma face flétrie, avec un morceau de velours, noir comme la suie⁵ qui remplit l'intérieur des cheminées : il ne faut pas que mes yeux soient témoins de la laideur que l'Être suprême, avec un sourire de haine puissante, a mise sur moi. Chaque matin, quand le soleil se lève pour les autres, en répandant la joie et la chaleur dans toute la nature, tandis qu'aucun de mes traits ne bouge, en regardant fixement l'espace plein de ténèbres, accroupi vers le fond de ma caverne aimée, dans un désespoir qui m'enivre comme le vin, je meurtris de mes puissantes mains ma poitrine en lambeaux⁶.

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, Chant 1, « Le fils de la femelle du requin » (extrait), 1869.

1 : Exhaler : dégager, laisser échapper de sa bouche. **2. En saillie** : saillants, qui ressortent, qui dépassent. **3. Abruptes** : verticales et difficiles d'accès. **4. Flagellés** : fouettés. **5. Suie** : matière noire déposée par la fumée, dans les conduits de cheminée par exemple. **6. Lambeaux** : morceaux déchirés (de tissu ou ici de chair).

Prolongement : Travail sur 4 planches de la Bande Dessinée de Julien Revenu, *Barres et Pavillons, Chroniques du 93*, Warum (2018)

LA VILLE REPREND DES COULEURS
MERCREDI ET SAMEDI MATIN,
JOURS DE MARCHÉ :

Un des derniers bâtiments
de la résidence La Forestière,
en pleine démolition.



L'agitation sur la place lui donne un petit air de fête,
souligné par la fumée des merguez...



Depuis la révolte des banlieues
en 2005, Clichy-sous-Bois est
devenue tristement célèbre.
Elle est à la fois la ville
la plus pauvre et la plus jeune
de France.



La plupart des bâtiments sont des
lotissements privés construits à
l'époque où une autoroute
devait desservir la ville.

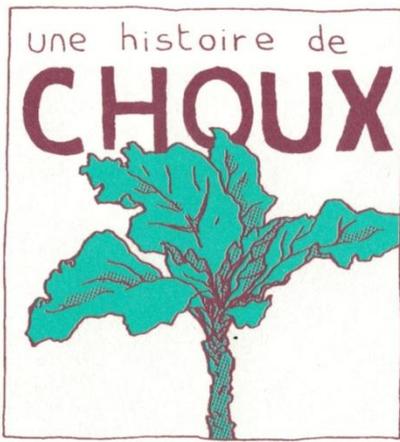


Cette infrastructure n'a jamais
vu le jour et les résidences
de standing ont été revendues
à des marchands de sommeil.



Délabrées, elles font aujourd'hui
place à des immeubles plus
petits. J'ai l'impression qu'on
change l'emballage de la misère
en espérant la voir disparaître...





**Objet d'Étude II : Le texte théâtral et sa
représentation du XVII^{ème} siècle à nos
jours.**

SÉQUENCE 2.

***Roberto Zucco, figure théâtrale de
monstre paradoxal ?***

**◆ ŒUVRE INTÉGRALE DE BERNARD-MARIE KOLTES
(1990).**

**En quoi R. Zucco fait-il figure de monstre
paradoxal dans le texte de Koltès et ses
représentations ?**

Objet d'étude II : Le texte théâtral et sa représentation du XVII^{ème}
siècle à nos jours

Séquence 2. « *Roberto Zucco, figure théâtrale de monstre
paradoxal ?* »

◆ ŒUVRE INTÉGRALE.

**Textes supports
des
LECTURES ANALYTIQUES**

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Roberto Zucco, figure théâtrale de monstre paradoxal ?

Texte 1. Bernard-Marie Koltès, Roberto Zucco (1990). Extrait du tableau II « Meurtre de la mère. »

[...]

ZUCCO – Je suis venu chercher mon treillis.

LA MÈRE – Ton quoi ?

ZUCCO – Mon treillis : ma chemise kaki et mon pantalon de combat.

LA MÈRE – Cette saloperie d'habit militaire. Qu'est-ce que tu as besoin de cette saloperie d'habit militaire ?

Tu es fou, Roberto. On aurait dû comprendre cela quand tu étais au berceau et te foutre à la poubelle.

ZUCCO – Bouge-toi, dépêche-toi, ramène-le-moi tout de suite.

LA MÈRE – Je te donne de l'argent. C'est de l'argent que tu veux. Tu t'achèteras tous les habits que tu veux.

ZUCCO – Je ne veux pas d'argent. C'est mon treillis que je veux.

LA MÈRE – Je ne veux pas, je ne veux pas. Je vais appeler les voisins.

ZUCCO – Je veux mon treillis.

LA MÈRE – Ne crie pas, Roberto, ne crie pas, tu me fais peur ; ne crie pas, tu vas réveiller les voisins. Je ne peux pas te le donner, c'est impossible : il est sale, il est dégueulasse, tu ne peux pas le porter comme cela.

Laisse-moi le temps de le laver, de le faire sécher, de le repasser.

ZUCCO – Je le laverai moi-même. J'irai à la laverie automatique.

LA MÈRE – Tu dérailles, mon pauvre vieux. Tu es complètement dingue.

ZUCCO – C'est l'endroit du monde que je préfère. C'est calme, c'est tranquille, et il y a des femmes.

LA MÈRE – Je m'en fous. Je ne veux pas te le donner. Ne m'approche pas, Roberto. Je porte encore le deuil de ton père, est-ce que tu vas me tuer à mon tour ?

ZUCCO – N'aie pas peur de moi, maman. J'ai toujours été doux et gentil avec toi. Pourquoi aurais-tu peur de moi ? Pourquoi est-ce que tu ne me donnerais pas mon treillis ? J'en ai besoin, maman, j'en ai besoin.

LA MÈRE – Ne sois pas gentil avec moi, Roberto. Comment veux-tu que j'oublie que tu as tué ton père, que tu l'as jeté par la fenêtre, comme on jette une cigarette ? Et maintenant, tu es gentil avec moi. Je ne veux pas oublier que tu as tué ton père, et ta douceur me ferait tout oublier, Roberto.

ZUCCO – Oublie, maman. Donne-moi mon treillis, ma chemise kaki et mon pantalon de combat ; même sales, même froissés, donne-les moi. Et puis je partirai, je te le jure.

LA MÈRE – Est-ce moi, Roberto, est-ce moi qui t'ai accouché ? Est-ce de moi que tu es sorti ? Si je n'avais pas accouché de toi ici, si je ne t'avais pas vu sortir, et suivi des yeux jusqu'à ce qu'on te pose dans ton berceau ; si je n'avais pas posé, depuis le berceau, mon regard sur toi sans te lâcher, et surveillé chaque changement de ton corps au point que je n'ai pas vu les changements se faire et que je te vois là, pareil à celui qui est sorti de moi dans ce lit, je croirais que ce n'est pas mon fils que j'ai devant moi. Pourtant, je te reconnais, Roberto. Je reconnais la forme de ton corps, ta taille, la couleur de tes cheveux, la couleur de tes yeux, la forme de tes mains, ces grandes mains fortes qui n'ont jamais servi qu'à caresser le cou de ta mère, qu'à serrer celui de ton père, que tu as tué. Pourquoi cet enfant, si sage pendant vingt-quatre ans, est-il devenu fou brusquement ? Comment as-tu quitté les rails, Roberto ? Qui a posé un tronc d'arbre sur ce chemin si droit pour te faire tomber dans l'abîme ? Roberto, Roberto, une voiture qui s'est écrasée au fond d'un ravin, on ne la répare pas. Un train qui a déraillé, on n'essaie pas de la remettre sur ses rails. On l'abandonne, on l'oublie. Je t'oublie, Roberto, je t'ai oublié.

ZUCCO – Avant de m'oublier, dis-moi où est mon treillis.

LA MÈRE – Il est là, dans le panier. Il est sale et tout froissé. (*Zucco sort le treillis*) Et maintenant va-t'en, tu me l'as juré.

ZUCCO – Oui, je l'ai juré.

Il s'approche, la caresse, l'embrasse, la serre ; elle gémit. Il la lâche et elle tombe, étranglée. Zucco se déshabille, enfile son treillis et sort.

**Objet d'étude II : Le texte théâtral et sa représentation du XVII^{ème}
siècle à nos jours**

**Séquence 2. « *Roberto Zucco, figure théâtrale de monstre
paradoxal ?* »**

◆ ŒUVRE INTÉGRALE.

COMPLÉMENTS D'ÉTUDE

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : *Roberto Zucco*, figure théâtrale de monstre paradoxal ?

Compléments d'étude. Bernard-Marie Koltès, sa vie, son œuvre, la naissance et la réception de la pièce *Roberto Zucco*. **Prolongement :** article sur la réception du film de Cédric Kahn, *Roberto Succo*.

Biographie de Bernard Marie Koltès, issue du dossier pédagogique de *Roberto Zucco* mis en scène par Christophe Perton à la Comédie de Genève en coproduction avec la Comédie de Valence (2009).

Bernard-Marie Koltès

auteur

Il y a tout juste vingt ans, Bernard-Marie Koltès mourait du sida. En l'espace de dix ans, dans les années 1980, il a marqué le paysage dramatique français par son écriture nouvelle, rythmée et poétique, qui disait le monde contemporain avec ses heurts et ses ratés. *Roberto Zucco* est sa dernière pièce, testament littéraire, rédigée alors que l'auteur se savait condamné. S'inspirant d'un fait divers, Koltès y retrace la cavale d'un tueur en série qu'il élève en mythe des temps modernes.

Parcours de cet auteur incontournable.

- 1948 Naissance à Metz. Son père, absent de la maison, est officier de carrière.
- 1968 Premier séjour à New York : « J'ai voyagé... Tout ce que j'ai accumulé, [c'est] entre 18 et 25 ans. »
- 1969 Assiste à une représentation de *Médée* de Sénèque mise en scène par Jorge Lavelli : « Un coup de foudre. Avec Casarès... S'il n'y avait pas eu ça, j'aurais jamais fait de théâtre. »
- 1970 Entre à l'école du Théâtre national de Strasbourg, section mise en scène.
- 1970-73 Fonde sa troupe de théâtre, le Théâtre du Quai. Écrit et monte ses premières adaptations, d'après Gorki et Dostoïevski notamment. « C'était un jeu pour des copains qui montaient des pièces dans des caves, pour rigoler. Puis, peu à peu, les choses se sont enchaînées. On m'a proposé une bourse au TNS, j'ai été très encouragé à écrire, j'ai écrit. »
- 1973-74 Après un voyage en URSS, il s'inscrit au parti communiste jusqu'en 1979.
- 1975 Tentative de suicide. Drogue. Désintoxication. Son roman *La Fuite à cheval très loin dans la ville*, écrit à cette époque mais publié en 1984, relate cette expérience. Koltès s'installe à Paris.
- 1977 Création à Lyon, par Bruno Boëglin, de la première pièce de Koltès, *Sallinger*.
- 1978-79 Voyage en Amérique latine, puis au Nigéria et l'année suivante au Mali et en Côte d'Ivoire. « Une part de ma vie, c'est le voyage, l'autre l'écriture. »
- 1979 Rencontre avec le metteur en scène Patrice Chéreau.
- 1981 La Comédie-Française commande une pièce à Koltès (qui deviendra *Quai Ouest*).
- 1983 Patrice Chéreau, alors directeur du Théâtre Nanterre Amandiers, monte *Combat de nègre et de chiens* (avec Michel Piccoli et Philippe Léotard). Chéreau créera ensuite la plupart des pièces de Koltès avec un succès considérable.
- 1988 Traduction du *Conte d'hiver* de Shakespeare. « Traduire Shakespeare permet de voir comment cet auteur construisait ses pièces et de quelle liberté il usait. » Rédaction de *Roberto Zucco*.
- 1989 Koltès meurt à Paris des suites du sida.
- 1990 Sa pièce ultime, *Roberto Zucco*, est créée par Peter Stein à Berlin.
- 1991 *Roberto Zucco* est monté en France, pour la première fois, par Bruno Boëglin, au TNP de Villeurbanne. Scandale : le fait divers qui l'inspire est encore présent à l'esprit du public. La pièce est interdite à Chambéry.



Photos: Michel Koltès

Roberto Zucco

Il faut s'échapper par les toits, vers le soleil. On ne mettra jamais un mur entre le soleil et la terre. Roberto Zucco, scène XV.

Sur le toit d'une prison, une nuit, un tueur s'évade. Au même moment, la Gamine quitte le domicile de ses parents, en rébellion contre sa famille. Leurs trajectoires vont se rencontrer puis se séparer sur le toit d'une prison encore, en plein soleil. Entre temps, Zucco laisse les traces de ses crimes. L'énigme la plus troublante : les motifs inexpliqués de ses meurtres. Finalement, Zucco est livré à la police par la Gamine et retourne sous les verrous. Une seconde fois aussi, il s'en échappe pour, dans une scène finale, tomber du toit de l'établissement pénitentiaire, chute fatale qui est aussi une ascension vers le soleil. Suivant les faits réels de la cavale de Roberto Zucco, Koltès transcende son personnage pour l'élever au rang des grandes figures tragiques, qui ne font plus partie du monde des vivants mais n'appartiennent pas encore à celui des morts. Zucco est un « hors-la-loi », qui transgresse les limites du concevable. C'est en cela qu'il peut être, pour Koltès, un nouveau mythe contemporain.

Du fait divers au fait littéraire. Construction d'un mythe

Découvrant par hasard le portrait du vrai Zucco dans le métro parisien, Koltès est d'emblée fasciné par cette présence. Se sachant lui-même condamné, l'auteur s'identifie à cet homme et proposera un traitement qui transfigurera son personnage en un « mythe des temps modernes ».

« C'est encore cette affiche-là, sur le mur, qui est un avis de recherche pour un assassin. Je l'ai vue dans le métro. Je me suis renseigné sur son histoire, et je l'ai vécue au jour le jour, jusqu'à son suicide. Je trouve que c'est une trajectoire d'un héros antique absolument prodigieuse. Je vais vous raconter l'histoire en quelques mots. C'était un garçon relativement normal, jusqu'à l'âge de quinze ans. A quinze ans, il a tué son père et sa mère, il a été interné. Mais il était tellement normal qu'on l'a libéré, il a même fait des études à l'université. A vingt-six ans, ça a redémarré. Il a tué six personnes, dans l'espace d'un mois, puis deux mois de cavale. Il finit en se suicidant dans l'hôpital psychiatrique, de la même manière qu'il avait tué son père. Cela s'est vraiment passé cette année. Et puis, j'ai eu des hasards fabuleux. Un jour, j'ai ouvert ma télé, et je l'ai vu, il venait d'être arrêté. Il était comme ça, au milieu des gardiens, et puis il y avait un journaliste qui s'est approché de lui et lui a posé des questions idiotes, comme on peut les poser à un criminel. Il répond : « Quand je pense que je pourrais prendre cinq gardiens dans la main et les écraser. Je ne le fais pas, uniquement parce que mon seul rêve, c'est la liberté de courir dans la rue. » [...] Et, une demi-heure après, il avait échappé aux mains de ses gardiens. Sur le toit de la prison, il se déshabillait, et il insultait

le monde entier. Cela ne s'invente pas. Imaginez ça au théâtre? Sur un toit de prison ! [...]. »

Bernard-Marie Koltès, novembre 1988⁹

« Cet homme tuait sans aucune raison. Et c'est pour cela que, pour moi, c'est un héros. Il est tout à fait conforme à l'homme de notre siècle, peut-être même aussi à l'homme des siècles précédents. Il est le prototype même de l'assassin qui tue sans raison. Et la manière dont il perpétue ses meurtres, nous fait retrouver les grands mythes, comme par exemple le mythe de Samson et Dalila. Cet assassin qui est au centre de ma nouvelle pièce, a été trahi par une femme, comme Dalila qui coupa les cheveux de Samson, le privant ainsi de sa force.

Qu'est-ce qui vous intéresse dans les figures mythiques ?

Je dirais que, ce qui distingue un homme comme Samson du commun des mortels, ce n'est pas tant une quelconque mission, une quelconque tâche, c'est sa force extraordinaire et le regard admiratif que les autres posent sur lui ; c'est cela qui fait de lui un héros. Autrement qu'à l'ordinaire, et pour la première fois, j'ai vu que la littérature pouvait avoir un sens. J'avais là un homme avec cette force, avec ce destin ; il ne manquait plus que le regard extérieur. [...]

Vous vous sentez proche de cet homme ?

Oui.

Ainsi, l'auteur serait pour ainsi dire, un assassin qui n'oserait pas passer à l'acte ?

Oui, certainement. Sauf qu'ici, il s'agit d'un assassin sublimé. »

Bernard-Marie Koltès, octobre 1988¹⁰



Rubens, Samson et Dalila

l'iré de B.-M. Koltès, *Une part de ma vie, entretiens (1983-1989)*, p. 145. dem., pp. 109- 110.

Point de vue des metteurs en scène.

A 20 ans d'intervalle, Christophe Perton, Jean-Louis Martinelli et Peter Stein nous livrent leur lecture de Roberto Zucco.

Christophe Perton, 2009.

« Rédigé dans une urgence vitale, ce chant, cet hymne à la transgression, envisagé dans le présent absolu d'un fait divers, reflète dans une fascinante mise en abîme l'image de Koltès à celle de Zucco. Zucco, assassin sublimé en figure mythique, apparaît ainsi sous les traits d'un ange de la mort, comète, filant à travers la ville, dans ce qui ressemble moins à une cavale qu'à une épopée, vers la collision inéluctable à une heure secrète avec l'astre solaire. La connaissance intime et la fréquentation de la mort en font une « camarade », ombre de l'ange qui révèle, brûle, métamorphose ou atomise les vies ordinaires croisées en chemin. Dans cette ronde, cette danse de mort, tous sont reliés par la vibration de cette rencontre et « connaissent » alors la sensation de leur finitude. La famille, le mariage, la raison, l'ordre, sont pulvérisés par la force de ce nouveau Samson que la société ne saurait enfermer dans ses prisons ou ses codes sociaux. On ne saurait imaginer façon plus douce, calme et déterminée de dire, à une heure si définitive, son amour de la vie et de la vérité. »

Jean-Louis Martinelli, 1995.

« Ce que nous raconte Koltès, c'est que tous les Occidentaux sont des meurtriers en puissance. D'ailleurs Roberto Zucco tue sans raison, pour rien, à cause « d'un petit dé clic », il « déraille ». De plus, il faudrait rajouter que Roberto Zucco est plus un passeur qu'un tueur, il va au-delà des pulsions de mort des uns et des autres et comme pour lui la vie n'a plus de prix, il peut prendre au pied de la lettre leurs pulsions de mort. Ce qui m'intéresse chez Zucco c'est l'attitude, c'est la forme de violence liée à cette fin de siècle où la guerre civile envahit la planète, c'est la trajectoire mythique qu'il trace. »

Peter Stein, 1990.

« Dans *Zucco*, [il y a] cette interrogation sur l'existence humaine et cette ignorance où nous sommes, finalement, de l'origine de cette agressivité. D'où vient l'action destructrice sans mobile ? Comment se forme-t-elle ? Nous disposons de tous les modèles de discours explicatifs qui assurent que c'est fonction de l'environnement, du milieu social. Mais très vite on voit que ces analyses ne suffisent pas. Cela reste donc un facteur de peur, de confusion, d'actes destructeurs contre les autres et contre lui-même, sans aucun motif apparent, oblige à réfléchir et à se confronter à l'incertitude et au doute sur le comportement de l'homme en général. [...] Ce n'est pas la première fois dans l'histoire du théâtre ou de la littérature qu'on introduit un « acteur criminel » sans motivation. Mais c'est la première fois qu'il est présenté sans aucune morale. »

L'écriture de Koltès

Koltès a largement bouleversé l'écriture théâtrale française, par la force poétique de sa langue et la dimension narrative de ses fictions. L'auteur est revenu à plusieurs reprises sur sa vision de l'écriture théâtrale.

« Avant, je croyais que notre métier, c'était d'inventer des choses ; maintenant, je crois que c'est de bien les raconter. Une réalité aussi complète, parfaite et cohérente que celle que l'on découvre parfois au hasard des voyages ou de l'existence, aucune imagination ne peut l'inventer. Je n'ai plus le goût d'inventer des lieux abstraits, des situations abstraites. J'ai le sentiment qu'écrire pour le théâtre, « fabriquer du langage », c'est un travail manuel, un métier où la matière est la plus forte, où la matière ne se plie à ce que l'on veut que lorsque l'on devine de quoi elle est faite, comment elle exige d'être maniée. L'imagination, l'intuition, ne servent qu'à bien comprendre ce que l'on veut raconter et ce dont on dispose pour le faire. Après, ce ne sont plus que des contraintes (écrire dans la forme la plus simple, la plus compréhensible, c'est-à-dire la plus conforme à notre époque), des abandons et des frustrations (renoncer à tel détail qui tient à cœur au profit de telle ligne plus importante), de la patience (si je mets deux ans pour écrire une pièce, je ne crois pas que la seule raison en soit la paresse). [...]

J'aime bien écrire pour le théâtre, j'aime bien les contraintes qu'il impose. On sait, par exemple, qu'on ne peut rien faire dire par un personnage directement, on ne peut jamais décrire comme dans le roman, jamais parler de la situation, mais la faire exister. On ne peut rien dire par les mots, on est forcé de la dire derrière les mots. Vous ne pouvez pas faire dire à quelqu'un : « Je suis triste », vous êtes obligé de lui faire dire : « Je vais faire un tour ». [...]

Pour ma part, j'ai seulement envie de raconter bien, un jour, avec les mots les plus simples, la chose la plus importante que je connaisse et qui soit racontable, un désir, une émotion, un lieu, de la lumière et des bruits, n'importe quoi qui soit un bout de notre monde et qui appartienne à tous. »
Bernard-Marie Koltès, 1983¹¹

Je crois que la seule morale qu'il nous reste, est la morale de la beauté. Et il ne nous reste justement plus que la beauté de la langue, la beauté en tant que telle. Sans la beauté, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Alors, préservons cette beauté, gardons cette beauté, même s'il lui arrive parfois de n'être pas morale.

Bernard-Marie Koltès

Dans un article consacré à Koltès, Jean-Claude Lallias éclaire la place singulière de Roberto Zucco dans le paysage littéraire français.

¹¹ Tiré de *Une part de ma vie*, pp. 10, 13, 15.

LE RAPPORT AU RÉEL. « En France, elle naît dans le scandale de Chambéry. La fable qu'elle contient renvoie avec une telle proximité – de temps et de lieu – à des événements tragiques récents dont la ville fut le théâtre (l'assassinat d'un policier originaire de la ville notamment), qu'elle est perçue par une partie de la presse régionale et nationale comme une provocation, une apologie du crime. La pièce par la seule substitution d'un S à un Z désigne qu'elle prend appui sur la réalité [...]. Ce scandale inscrit la pièce dans le sillage des grandes batailles du théâtre : *Tartuffe*, *Hernani*, *Les Paravents*... En cette fin du XX^e siècle – qui en a tant vu – le théâtre, contre toute attente, est encore (ou de nouveau ?) capable de produire un séisme, avec menace « d'interdiction » ? La pièce percute nos représentations sociales et politiques, fait exploser le sens, donne à voir le Mal sans explication, avec une délectation désespérée, une jubilation inacceptable... [...] Comme un *précipité chimique*, la pièce fait entendre avec une force inouïe la désespérance d'un monde « sans amour », avec la nostalgie d'un impossible retour vers l'innocence.

UNE PIÈCE TESTAMENT. Son architecture lisible donne accès par toutes sortes de résonances aux œuvres antérieures et peut y introduire plus facilement. Le lecteur encore peu familier de Koltès pourrait dire de la pièce ce que dit le Vieux Monsieur de la station de métro : « J'ignorais cependant qu'elle cachait, derrière le parcours limpide que je pratique tous les jours, un monde obscur de tunnels, de directions inconnues que j'aurais préféré ignorer mais que ma sottise distraction m'a forcé de connaître » (VI, Métro). Car on ne peut traverser la pièce sans entendre le chant de la solitude, sans errer dans les lieux urbains où se trament les trafics illicites, sans se perdre sur des quais de gare où les passants, « au moindre signal dans leur tête, se mettraient à se tuer entre eux » (XII, La Gare). Monde trouble du désir et de la violence, des familles déglinguées (comme ici celle de la Gamine : le père déchu, la mère à bout de force, la sœur incestueuse et dévorante...), monde du *deal* et du commerce tarifé du sexe, monde de la souffrance et de l'innocence perdue... Par échos concentriques, la pièce réfracte les grandes thématiques du théâtre koltésien.

UN HÉROS INSAISSISSABLE. Le « héros » de la pièce trouble jusqu'au vertige et demeure inexplicable. Koltès le donne à voir dans ces actes, sans aucun jugement moral. Zucco présente des facettes en apparence contradictoires : la brutalité de la pulsion froide, la pure séduction [...], l'acuité de raisonnement, la parole poétique (il cite Hugo et Dante...), la détermination absolue (« Quand j'avance, je fonce, je ne vois pas les obstacles, et, comme je ne les ai pas regardés, ils tombent tout seuls devant moi, je suis solitaire et fort, je suis un rhinocéros », scène XV). Son hyperlucidité et sa folie provoquent l'attirance et la répulsion mêlées... Que l'on convoque la psychiatrie (schizophrénie ?), les sciences humaines ou les systèmes philosophiques pour tenter de cerner le personnage, son énigme demeure. »¹²

Retranscription d'un article issu du *Nouvel Observateur*.

C'était le criminel le plus recherché d'Europe.

Il a tué père et mère

Depuis qu'on lui a refusé les clés de la voiture familiale, la fureur n'a plus quitté Roberto Succo.

Dans le sud de l'Europe, deux commissaires de police, l'un à Venise, l'autre à Toulon, 5 partageaient depuis un mois la même conviction : celui qu'ils traquaient avec un luxe de moyens rarement atteint échappait à la logique des fuyards traditionnels. Luigi Savina, chef de la Préfecture de Venise, et le commissaire Jean-Yves Rouverol, patron de la police judiciaire varoise, nourrissaient pourtant un secret espoir, que Roberto Succo aille jusqu'au bout de sa logique folle.

Un mois jour pour jour après le début de la grande traque, Roberto Succo leur a donné raison 10 en se laissant interpellé sans violences par une patrouille de policiers, à 23 heures, le dimanche 28 février à Trévise, près de Venise. Un fonctionnement psychologique qui lui est propre ou la certitude d'être jugé irresponsable l'ont amené à revenir sur ses pas, sur les lieux du crime où l'adage veut que l'on revienne toujours.

La trajectoire tragique et sanglante de Roberto commence en 1981. Le 9 avril, dans la banlieue 15 ouvrière de Venise, à Mestre, quatre jours avant son dix-neuvième anniversaire, Roberto exige de sa mère les clés de la voiture familiale. Elle refuse et déclenche une fureur qui ne s'arrêtera plus. Il l'étrangle et avec ce soin que quelques camarades de lycée lui connaissent, la poignarde avec un couteau de scout, avant de noyer le corps dans une baignoire, « pour que, comme il l'avouera avec une minutie morbide, l'eau pénètre dans les poumons ». C'est dans cette salle de bains que l'on trouvera 20 également, gisant dans une mare de sang, son père, un policier quinquagénaire, que Roberto assomme avant de l'étouffer dans un sac de plastique, « pour qu'il ne sache pas qu'il avait un fils assassin ».

Le lycéen tranquille peut retourner dès lors en classe, au lendemain d'un double parricide, qu'il avouera sans émotion quelques jours plus tard aux policiers inquiets de ne pas revoir leur collègue Succo.

25 Les experts parleront de schizophrénie aiguë. La justice italienne condamne Roberto à dix ans d'internement dans une prison psychiatrique à Reggio nell' Emilia. Un établissement où le jeune homme se révèle un compagnon agréable, un pensionnaire sans histoire et même un étudiant appliqué. Il passe son bac avec succès et s'inscrit en droit à Parme, ce qui lui vaut un régime de semi-liberté.

30 Roberto, assassin de père et de mère, a purgé la moitié de sa peine et ceux qui le côtoient l'imaginent déjà volontiers retrouvant sa place parmi les jeunes gens de cette région, s'il ne disparaissait, au début de 1986, profitant d'une permission de sortie. Roberto a 24 ans. C'est un bel homme athlétique, aux yeux bleus et « au regard intense » que beaucoup n'oublieront jamais.

Deux ans vont passer dans la clandestinité la plus totale et il faudra deux truands toulonnais, 35 Joseph Alberti et Jacky Volpe, qui lui disputent deux filles, pour que Roberto sorte de la marge. Les deux hommes expliqueront comment ils ont trouvé en face d'eux une bête furieuse qui brise avec une incroyable force le nez du premier et tire sans hésiter sur le second, – qu'il laisse pour mort au petit matin.

Quelques heures plus tard, deux inspecteurs toulonnais débusquent Roberto. Michel Morandin, 40 33 ans, est abattu par une balle dans la nuque par Succo qui s'enfuit dans la basse ville, le Petit Chicago, où l'on découvrira sa chambre et les petits secrets de celui que les riverains de ces immeubles-crasse appellent « André ». Les policiers français, suisses, italiens, n'en finissent plus dès lors de suivre la

diagonale tragique de Succo. Un fuyard qui prend en otage une jeune institutrice, Françoise Wannaz, près de Lausanne, et se confie à elle en montrant les douilles des balles qui ont servi dans le meurtre du
45 policier, et en affirmant « qu'il veut seulement traverser la Suisse et non tuer ». Qui tremble devant un pompiste à qui il rafle quelques billets. Qui neutralise à Berne deux jeunes gens avant de tenter de violer leur compagne. Succo que l'on soupçonne d'avoir fait disparaître en avril 1987 une jeune Eurasienne, Mme Vu Dinh, près d'Annecy, d'avoir abattu à la même époque un médecin de Sisteron, Michel Astoul, un gardien de la paix aussi à qui il arrache le revolver 9 mm Manurhin, que l'on a depuis
50 retrouvé en Suisse dans l'Alfa Romeo qui a servi à la fuite. Succo qui vole, qui viole, qui fait preuve d'une incroyable violence, qui confie ses difficultés sexuelles sur cassette, utilise des aphrodisiaques, pour « être à la hauteur ».

Mais il y a aussi le Succo qui séduit les entraîneuses, qui est tendre avec cette jeune fille de 17 ans, Sabrina, à qui il confie quelques menus secrets, qui paie son loyer à Toulon de la main à la main,
55 qui survit dans cette basse ville lépreuse sans attirer l'attention, qui passe et repasse les frontières avec des cartes d'identité soigneusement falsifiées, qui disparaît et survit dans les bois près de Berne, dans une région qu'il ne connaît pas plus qu'il ne connaissait les Alpes, le Var, et où pourtant on retrouve sa trace, ses planques, ses manies.

Pour le psychiatre Boris Cyrulnik, Succo est à la fois « stéréotypé et capable de s'organiser une
60 vie qu'on ne soupçonne pas. Il peut être discipliné, s'imposer une culture mentale ou physique qu'on imagine mal. Il est capable de prouesses. Il est sorti de l'autoroute. »

Sur les routes secondaires, policiers, gendarmes et médecins ont tenté de suivre ce « chemin à part », mais c'est la logique de Succo qui leur a donné rendez-vous près de Venise.

Mardi, Succo a encore surpris ses gardiens et a repris sa fuite un court instant sur le toit de sa
65 prison de Trévis. Avant de tomber dans le vide et de se briser les os, il a eu un dernier hurlement de loup blessé à l'adresse de cette jeune Savoyarde qu'il aimait à coup sûr : « Sabrina, tu m'as trahi ! »

Hervé Guillaume, article paru dans le *Nouvel Observateur*, semaine du 4 au 10 MARS 1988.

Au sujet de la réception de la première mise en scène de *Roberto Zucco* en France en 1991...

La pièce de Koltès est créée en France en Novembre 1991 par Bruno Boëglin, dans une scénographie de Christian Fenouillat au T.N.P. de Villeurbanne où elle est bien accueillie par le public. Elle entame une tournée française mais à Chambéry où ont été commis quatre des crimes de Succo, le scandale éclate, les représentations sont interdites. Un article du *Monde* – parmi d'autres, nombreux – daté du 9 janvier 1992, en fait l'historique :

« Dès le mois d'Octobre 1991, en apprenant la programmation de la pièce, le maire de Chambéry, qui « avait eu à connaître la douleur et les difficultés de la famille du brigadier de police André Castillo », tué en avril 1987 par Succo, s'était déclaré hostile à la représentation dans sa ville, d'une « *sinistre chevauchée sanguinaire* », fût-elle distancée. Elle risquait, selon lui de « *rouvrir des blessures et de créer de nouveaux traumatismes.* » [...]

Une pétition réclamant l'interdiction des deux représentations recueillait dans le même temps mille sept cents signatures dans l'agglomération. Pis, des menaces étaient anonymement proférées [...]. Ici on fustigeait, injustement, la « *glorification d'un assassin* », là on défendait à tout prix une œuvre sombre et belle. [...]

Pourtant, Michel Piccoli, aux côtés d'Ariane Mnouchkine et de Patrice Chéreau, dont les mises en scène ont révélé Koltès, avait manifesté par lettre sa solidarité [...] : « Ange blanc, Ange noir. Tous ces cris sont en nous toujours, bourreaux, assassins et victimes tout à la fois. [...] Koltès assoiffé de vie, mourant, a voulu renaître à travers Zucco et mourir à ses côtés. N'assassinez pas Koltès. »

Retranscription d'un article du Parisien daté du 9 novembre 1991 • Crédits : Archives Le Parisien.

LES FAITS DIVERS

Le fantôme du tueur sur la scène du théâtre

Tueur détraqué, auteur de plusieurs assassinats en France, Roberto Succo est mort il y a un an et demi dans un pénitencier Italien, à l'âge de vingt-six ans. Mais une pièce de théâtre lui redonne vie depuis jeudi soir au T.N.P. de Villeurbanne (Rhône). Une initiative qui déclenche la colère des familles des victimes mais aussi d'un syndicat de policier.

Roberto Succo a réapparu. Mais cette fois c'est sur la scène du TNP à Villeurbanne (Rhône). Bruno Boëglin vient de mettre en scène la pièce de Bernard-Marie Koltès, inspirée de la vie du tueur fou. Des menaces ont pesé sur ce spectacle. Le Syndicat des gradés de la police nationale (S.G.P.N.) a écrit aux ministres de l'Intérieur et de la Culture pour qu'ils interdisent les représentations. Parce que Succo a tué plusieurs personnes, dont deux policiers français.

« Une pièce romancée »

« Nous avons reçu quelques appels indignés, reconnaît-on au T.N.P. Pourtant la pièce est largement romancée. Le personnage central est bien évidemment Roberto Succo, mais il n'est pas présenté comme un héros. » Le public, lui, ne s'y est pas trompé et a très bien accueilli la pièce. Jerry Radziwilowicz, l'acteur polonais qui avait joué « l'Homme de fer » de Wajda, incarne Roberto Succo. Il joue aux côtés d'autres comédiens de talent comme Judith Henry.

La pièce est jouée au T.N.P. jusqu'au 23 novembre, avant d'être présentée à la Maison de la Culture de Chambéry les 8 et 9 janvier prochains. Dans cette ville, les passions risquent d'être un peu plus vives. Succo, en effet, a beaucoup sévi dans cette région. L'un des policiers tués, le brigadier André Castillo était originaire de Chambéry.

C'était avant que Succo mette fin à ses jours dans des conditions étranges. Il est en effet mort le 23 mai 1988, étouffé par un sac plastique et par le gaz d'une petite bonbonne dont il se servait pour réchauffer ses repas. Suicide ? Meurtre ? La fin de Roberto Succo est à l'image de sa vie. Mystérieuse. À vingt-six ans, cet Italien né dans la banlieue de Venise a longtemps été considéré comme l'ennemi public numéro un par les polices française et suisse. Pourtant, rien ne le prédestinait à être ainsi propulsé sur le devant de la scène du crime. Son père était policier, sa mère travaillait chez elle, des petits boulots au noir. Une mère

possessive qui le couvait peut-être trop. Bref, Roberto Succo a eu une enfance assez banale, ordinaire, comme l'explique Pascale Froment, journaliste, qui s'est intéressée de près à Succo. Pendant deux ans, elle a enquêté, rencontrant plus de deux cents personnes qui lui ont parlé de cet homme. « A aucun moment, explique-t-elle, ce personnage ne m'a fascinée. Son itinéraire a, en revanche, excité ma curiosité. » Résultat : un livre qui se lit comme un polar.

Au cours de son adolescence, une espèce de folie s'empare de Succo. A tel point qu'à dix-neuf ans il assassine père et mère. Le psychiatre qui l'examine le déclare irresponsable et le place dans un hôpital spécialisé. Pendant cinq années, il étudie, passe son bac et va suivre des cours de sciences à l'université. Il est alors en quasi-liberté. Sa seule contrainte est de rentrer chaque soir à l'hôpital. Ce qu'il fait jusqu'à ce soir de mai 1996, où il s'évanouit dans la nature.

Succo réapparaît le 28 janvier 1988. En France, à la Seyne-sur-Mer. Un voyou du milieu est blessé par balle à la sortie d'une boîte de nuit. Un règlement de comptes pensent les policiers. L'inspecteur Morandin et ses collègues de la P.J. commencent leur enquête. Ils retrouvent les deux filles qui accompagnaient le tireur. Selon elles, il vit dans un hôtel de Toulon. Quand ils débarquent, ils sont reçus par des coups de feu. L'inspecteur Morandin est mortellement touché et son adjoint grièvement blessé.

Les deux filles sont de nouveau interrogées. Elles donnent le signalement du meurtrier. Un certain André qu'elles ont rencontré quelques jours auparavant. Pas très précis mais elles n'en savent pas plus. Deux jours plus tard, un pompier est agressé en Suisse. Le même jour, un policier de Berne, en civil, demande ses papiers à un homme qui dort dans une voiture. L'inconnu lui vole son arme et le tue à bout portant. Quelques heures plus tard, des jeunes qui font la fête dans la maison de leurs parents sont surpris au beau milieu de la soirée par cet homme qui entre chez eux. Il viole les deux jeunes filles et frappe les deux garçons. Et il disparaît.

Son signalement est diffusé dans les journaux et à la télévision. Tout le monde recherche ce fameux André, parce que c'est bien le même homme qui a commis tous ces actes. Une jeune fille d'Aix-les-Bains se présente spontanément à la gendarmerie et déclare : « Je le connais bien. C'est mon petit-ami. Il est italien et il s'appelle Roberto Succo.

Double parricide et 21 inculpations

Dès cet instant, les choses s'emballent. Les enquêtes croisées menées par les différents services de police et de gendarmerie permettent de le localiser. Il est retourné dans sa région d'origine. En février 1988, les carabinieri de Trévisé lui mettent la main dessus. Il nie s'appeler Succo, affirmant qu'il est français, qu'il se prénomme André, qu'il est né dans le Jura. Et puis il passe aux aveux. Il reconnaît les meurtres et les viols pour lesquels il est recherché. Il va plus loin, il en avoue d'autres. Succo dit avoir enlevé en 1987 une jeune femme dans la région de Chambéry. Il l'a tuée. On n'a jamais retrouvé le corps. Le même jour, il a tué un médecin savoyard.

Au total, Roberto Succo fait l'objet de vingt-trois poursuites judiciaires. Outre, le double parricide, il plaide coupable dans quatre cas de viols et cinq assassinats. Incarcéré au pénitencier de Vicenza, en Italie, il se fait irrémédiablement remarquer en montant sur le toit de la prison et en se déshabillant à moitié. Il finit par tomber de ce toit en se blessant légèrement. Quelques semaines plus tard, le 23 mai, les gardiens le découvrent mort dans sa cellule.

Alain Roels.

1. « Je te tue », Pascale Froment, éditions Gallimard.

« Roberto Succo » soulève la polémique

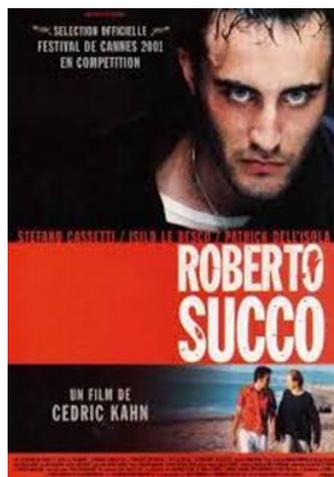
Manifestations - TOULOUSE : Histoire vraie d'un « tueur de flics »

Adapter au cinéma un fait divers vieux de 13 ans à peine, c'est s'exposer inévitablement à polémiques et controverses. Cédric Khan le savait bien en tournant « Roberto Succo », présenté hier au festival de Cannes en même temps qu'il sortait dans les salles.

A Cannes et à Paris, des associations professionnelles de policiers ont marqué leur réprobation en diffusant communiqués de presse et tracts devant les salles de cinéma. A Toulouse, les bureaux régionaux d'Alliance Police Nationale, P U/Investigations de Midi-Pyrénées et les CRS de Midi Pyrénées ont publié un texte condamnant le film « non pas pour défendre un quelconque ordre moral » ni « pour porter atteinte à la liberté d'expression et à la création artistique » à laquelle ils se disent « très attachés », mais parce qu'ils refusent « d'accepter la banalisation des criminels tueurs de flics » et « pour défendre les mémoires des victimes assassinées ».

Cédric Kahn, le réalisateur, avait prévu ces objections dès le tournage de son film: « Je ne voulais pas héroïser Roberto Succo, expliquait-il, par conviction bien sûr, mais également par respect pour les victimes ». Et il est vrai qu'avec ce film, qui colle au plus près des faits tels que Pascale Froment les a consignés dans son livre « Je te tue, histoire vraie de Roberto Succo, criminel sans raison », il est à des années lumières de la violence racoleuse d'un « Tueurs nés » d'Oliver Stone par exemple et beaucoup plus d'un reportage qui met à la fois en lumière l'aspect incompréhensible de ces meurtres gratuits et toute la douleur, tout le malheur qu'ils provoquent chez les victimes de Succo. Cédric Khan montre des faits, sans le moindre faux romantisme, dans une économie absolue de spectaculaire. Il affirmait aussi que « les policiers qui protestent contre le film sont ceux qui ne l'ont pas vu. Ceux qui l'ont vu, eux, ont bien compris mon but ». Et il semble que les Toulousains qui ont assisté hier aux premières projections de « Roberto Succo » lui donnent raison.

Viviane NORTIER



Affiche du film de Cédric Kahn, *Roberto Succo* (2001), Distributeur Diaphana Films.

Objet d'étude. Le texte théâtral et sa représentation du XII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence : *Roberto Zucco*, figure théâtrale de monstre paradoxal ?

Compléments d'étude. Comparaison de la scène d'exposition de *Roberto Zucco* avec celle d'*Hamlet* de W. Shakespeare.

I. L'ÉVASION.

Le chemin de ronde d'une prison, au ras des toits.

Les toits de la prison, jusqu'à leur sommet.

A l'heure où les gardiens, à force de silence et fatigués de fixer l'obscurité, sont parfois victimes d'hallucinations.

- 5 **PREMIER GARDIEN.** - Tu as entendu quelque chose ?
DEUXIÈME GARDIEN. - Non, rien du tout.
PREMIER GARDIEN. - Tu n'entends jamais rien.
DEUXIÈME GARDIEN. - Tu as entendu quelque chose, toi ?
PREMIER GARDIEN. - Non, mais j'ai l'impression d'entendre quelque chose.
- 10 **DEUXIÈME GARDIEN.** - Tu as entendu ou tu n'as pas entendu ?
PREMIER GARDIEN. - Je n'ai pas entendu par les oreilles, mais j'ai eu l'idée d'entendre quelque chose.
DEUXIÈME GARDIEN. - L'idée ? Sans les oreilles ?
PREMIER GARDIEN. - Toi, tu n'as jamais d'idée, c'est pour cela que tu n'entends jamais rien et que tu ne vois rien.
- 15 **DEUXIÈME GARDIEN.** - Je n'entends rien parce qu'il n'y a rien à entendre et je ne vois rien parce qu'il n'y a rien à voir. Notre présence ici est inutile, c'est pour cela qu'on finit toujours par s'engueuler. Inutile, complètement ; les fusils, les sirènes muettes, nos yeux ouverts alors qu'à cette heure tout le monde a les yeux fermés. Je trouve inutile d'avoir les yeux ouverts à ne fixer rien, et les oreilles tendues à ne guetter rien, alors qu'à cette heure nos oreilles devraient écouter le bruit de notre univers
- 20 intérieur et nos yeux contempler nos paysages intérieurs. Est-ce que tu crois à l'univers intérieur ?
PREMIER GARDIEN. - Je crois qu'il n'est pas inutile qu'on soit là, pour empêcher les évasions.
DEUXIÈME GARDIEN. - Mais il n'y a pas d'évasion ici. C'est impossible. La prison est trop moderne. Même un tout petit prisonnier ne pourrait pas s'évader. Même un prisonnier petit comme un rat. S'il passait les grandes grilles, il y en a, après, de plus fines, comme des passoires, et plus fines ensuite,
- 25 comme un tamis. Il faudrait être liquide pour pouvoir passer à travers. Et une main qui a poignardé, un bras qui a étranglé ne peuvent pas être faits de liquide. Ils doivent au contraire devenir lourds et encombrants. Comment crois-tu que quelqu'un peut avoir l'idée de poignarder ou d'étrangler, l'idée d'abord, et passer à l'action ensuite ?
PREMIER GARDIEN. - Pur vice.
- 30 **DEUXIÈME GARDIEN.** - Moi qui suis gardien depuis six années, j'ai toujours regardé les meurtriers en cherchant où pouvait se trouver ce qui les différenciait de moi, gardien de prison, incapable de poignarder ni d'étrangler, incapable même d'en avoir l'idée. J'ai réfléchi, j'ai cherché, je les ai même regardés sous la douche, parce qu'on m'a dit que c'était dans le sexe que se logeait l'instinct meurtrier. J'en ai vu plus de six cents, eh bien, aucun point commun entre eux ; il y en a des gros, il y en a des
- 35 petits, il y en a des minces, il y en a des tout petits, il y en a des ronds, il y en a des pointus, il y en a des énormes, il n'y a rien à tirer de cela.
PREMIER GARDIEN. - Pur vice, je te dis. Tu ne vois pas quelque chose ?

Apparaît Zucco, marchant sur le faîte du toit.

DEUXIÈME GARDIEN. - Non, rien du tout.

40 **PREMIER GARDIEN.** - Moi non plus, mais j'ai l'idée de voir quelque chose.

DEUXIÈME GARDIEN. - Je vois un type marchant sur le toit. Ce doit être un effet de notre manque de sommeil.

PREMIER GARDIEN. - Qu'est-ce qu'un type ferait sur le toit ? Tu as raison. On devrait de temps en temps refermer les yeux sur notre univers intérieur.

45 **DEUXIÈME GARDIEN.** - Je dirais même qu'on dirait Roberto Zucco, celui qui a été mis sous écrou cet après-midi pour le meurtre de son père. Une bête furieuse, une bête sauvage.

PREMIER GARDIEN. - Roberto Zucco. Jamais entendu parler.

DEUXIÈME GARDIEN. - Mais tu vois quelque chose, là, ou je suis seul à voir ?

Zucco avance toujours, tranquillement, sur le toit.

50 **PREMIER GARDIEN.** - J'ai l'idée que je vois quelque chose. Mais qu'est-ce que c'est ?

Zucco commence à disparaître derrière une cheminée.

DEUXIÈME GARDIEN. - C'est un prisonnier qui s'évade.

Zucco a disparu.

PREMIER GARDIEN. - Putain, tu as raison c'est une évasion.

55 *Coups de feu, projecteurs, sirènes.*

Bernard-Marie Koltès, Roberto Zucco (1990). Extrait du tableau I « L'Évasion ».

Extrait 2.

Le roi du Danemark, père d'Hamlet, est mort récemment. Son frère Claudius l'a remplacé. Le spectre du roi apparaît au début de la pièce pour révéler au prince Hamlet que son père a été assassiné par Claudius. La pièce s'ouvre à Elsenor, sur « une plate-forme devant le château ». Des soldats discutent. Arrivent Marcellus, leur chef, et Horatio, ami d'Hamlet.

5 [...] **BERNARDO.** – Salut, Horatio ! Salut, bon Marcellus !

MARCELLUS. – Dis : a-t-on revu la chose cette nuit ?

BERNARDO. – Je n'ai rien vu.

MARCELLUS. – Horatio prétend que ce n'est qu'une imagination ; il se refuse à accorder créance à ce spectre terrible qui nous est deux fois apparu. Aussi lui ai-je enjoint de passer avec nous les minutes de
10 cette veille, afin qu'il se porte garant de nos yeux, si le spectre revient, et qu'il lui parle.

HORATIO. – Bah ! Il ne viendra pas.

BERNARDO. – Assieds-toi un moment, que nous rebattions tes oreilles, si rétives à notre histoire, de ce que deux nuits nous avons vu.

HORATIO. – Asseyons-nous donc et écoutons Bernardo.

15 **BERNARDO.** – C'était la nuit dernière ; tandis que cette étoile là-bas, qui chemine vers le couchant, poursuivait son cours pour éclairer cette partie du ciel où elle luit présentement, Marcellus et moi – l'horloge sonnait alors une heure...

MARCELLUS. – Paix. Silence ! Regarde. Le voici qui revient.

Entre le Spectre.

20 **BERNARDO.** – Il a le même aspect que le défunt roi.

MARCELLUS. – Toi qui as de l'instruction, parle-lui, Horatio.

BERNARDO. – N'est-ce pas qu'il est semblable au roi ? Observe-le bien, Horatio.

HORATIO. – Très semblable ; j'en frémis de surprise et de peur.

BERNARDO. – Il voudrait qu'on lui parle.

25 **MARCELLUS.** – Interroge-le, Horatio.

HORATIO. – Qui es-tu, toi qui usurpes ce temps de nuit et cette noble forme guerrière que revêtait la Majesté de Danemark ensevelie ? Par le ciel, je t'adjure, parle.

MARCELLUS. – Il est offensé.

BERNARDO. – Vois ! Il se retire fièrement.

30 **HORATIO.** – Reste ! Parle ! Je te somme de parler.

Le Spectre disparaît.

MARCELLUS. – Il est parti sans consentir à nous répondre.

BERNARDO. – Qu'en dis-tu, Horatio ? Tu es pâle et tu trembles. Ne penses-tu pas qu'il y a là plus qu'une imagination ?

35 **HORATIO.** – De par mon Dieu, je ne l'aurais point cru sans l'aveu de mes yeux fidèles.

MARCELLUS. – N'est-il pas tout semblable au roi ?

HORATIO. – Autant que tu l'es à toi-même : d'une pareille armure il était revêtu tandis qu'il combattait l'ambitieux Norvège – il fronçait le sourcil pareillement tandis que, dans une coléreuse mêlée, il écrasait les traîneaux polonais sur la glace. C'est étrange.

40 **MARCELLUS.** – Ainsi donc, par deux fois déjà, précisément à cette heure funèbre, sa martiale prestance a surpris notre veillée.

HORATIO. – Dans quelle intention, je ne sais. Mais, à mon avis tout net, ceci présage pour l'État quelque catastrophe étrange.

William Shakespeare, *Hamlet* (1603), I, 1. (Traduction d'André Gide.)